

## Sylvain Lévy

*Je m'appelle Sylvain Lévy, je suis né à Paris en 1936.*



Mes parents, originaires de Salonique, sont arrivés en France dans les années vingt.

Quand la guerre a éclaté, j'avais presque cinq ans et toute la guerre, sous l'Occupation, j'étais à Paris, caché, et j'ai vécu toute la guerre à Paris.

Alors, parmi les anecdotes - j'appelle « anecdotes » des faits qui m'ont troublé, qui m'ont touché - je veux raconter l'histoire de l'étoile, de l'étoile jaune où était inscrite le mot Juif.

A l'âge de 6 ans, d'après les lois vichystes et allemandes, il fallait mettre l'étoile juive sur le côté gauche de l'habit.

Et j'allais à l'école, la vie continuait.

Paradoxalement, moi j'étais heureux d'avoir cette étoile. J'avais une étoile, je me sentais comme si c'était une décoration, et j'allais à l'école avec l'étoile, et puis il y avait des amis, des gosses de mon âge, même des non-Juifs, et parmi eux, un qui voulait mon étoile à tout prix ; il la voulait, il essayait de l'arracher, cela ne marchait pas ; un jour, il a réussi. On s'est bagarré, il disait... il a pris mon étoile, il l'a déchirée en se bagarrant ; il faisait froid, il y avait de la pluie, l'étoile était tombée dans la boue, mon ami piétine l'étoile, et en me disant : « Tu ne l'auras pas, ni moi ni toi, personne ne l'aura, cette étoile ».

Et moi, je reviens à la maison, je demande à maman une autre étoile ; il n'y en avait pas.

Alors je reviens à l'école, j'étais sans étoile ; et un jour arrive où – il y avait une porte en métal de couleur bleue, qui est de la même couleur aujourd'hui, dans l'école de la rue Keller, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement –, cette porte s'ouvre et une traction avant rentre à l'intérieur.

C'était une Citroën, et à l'intérieur il y avait deux gestapistes qui ont regardé, ont cherché, ont demandé à tous les enfants qu'ils se rassemblent et tous les enfants qui avaient une étoile ont été

emmenés dans une camionnette. Plus tard, il s'est avéré que ces enfants - c'était après la Grande Rafle du Vel d'Hiv - étaient encore des rescapés ; on leur a demandé :

« Où habitent tes parents, tel et tel... », et comme ça les parents ont été « ramassés ».

Je me souviens qu'après la guerre, ce même copain, un petit corse me disait toujours :

« Je t'ai sauvé la vie, Sylvain, je t'ai sauvé la vie ».

Je dois ajouter qu'entre temps, mon père avait été déporté, d'abord à Compiègne, comme « politique », ensuite, à cause de sa religion juive, il a été transféré à Drancy qui était un camp de rassemblement, et de Drancy à Auschwitz d'où il n'est pas revenu.

Mais tout de suite après la guerre, on ne savait pas. On croit : la guerre est finie, tous les internés, les déportés reviendront à la maison... et nous allons – il y avait l'hôtel Lutétia à Paris où revenaient les rescapés des camps de concentration – et nous venons avec les photos de famille, de mon père d'abord, et puis de mes tantes et de mes cousins qui ont été tous déportés et assassinés dans les camps de concentration, et on demandait, et on voyait des gens... « Vous avez vu ? Vous avez vu ? Vous connaissez ? Vous avez vu ? ».

Les réponses étaient négatives, bien sûr, et cela a pris assez longtemps, assez longtemps, on a compris que les gens... après on nous a dit : « Retournez chez vous, s'il y a quelque chose, si on sait quelque chose, on vous enverra une lettre ou une dépêche pour que vous veniez voir », mais il n'y a rien eu.

Et puis moi, je voulais que Papa revienne, et, un jour, je rencontre un petit copain, un Juif, et puis il me dit : « Tu veux que ton père retourne, revienne à la maison ? ».

Alors je lui dis : « Mais bien sûr, c'est mon plus grand vœu ».

« Alors il faut que tu dises chaque soir avant de te coucher, tu dois dire Schéma Israël, Schéma Israël et tu verras, ça arrivera ».

Bon il faut que je vous dise aussi que j'aimais - à une certaine période j'étais dans une famille catholique que j'aimais beaucoup d'ailleurs et je savais même les prières catholiques - alors je mélangeais, je disais « Schéma Israël », et « Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre règne arrive sur la terre comme au ciel », et je croyais qu'avec ces deux prières... que même si on m'avait dit une prière musulmane je l'aurais dite aussi pour que mon père revienne. Il n'est pas revenu et c'était après, plus tard, bien sûr, que nous sommes montés en Israël.

## Léah Freed

*Bonjour, je m'appelle Léah Freed.*



Je suis née à Tarnow, en Pologne, et j'ai été cachée trois ans dans un couvent près de Pshémisht, à la frontière russe. J'y suis restée trois ans, de 5 à 8 ans. Mon couvent était situé sur une petite colline dans Pshémisht, la vue donnait sur une rivière, un endroit beau et calme.

J'y ai été amenée par Yanina, une chrétienne que ma mère connaissait, qui m'avait cachée pendant six mois. Elle ne pouvait plus me garder, car ils m'avaient découverte, elle a donc dû me chercher une nouvelle cachette.

J'ai été emmenée là-bas et on m'a permis de jouer avec le chien, pendant que Yanina se mettait d'accord avec les religieuses.

L'histoire inventée pour me couvrir était que la Mère supérieure était ma tante, que ma mère, sa sœur, avait été tuée au moment du bombardement de Varsovie, et que mon père avait été tué dans l'armée polonaise.

Au couvent, ils avaient une crèche pour les 3 et 4 ans.

J'étais trop grande pour me joindre à eux, donc j'avais mon travail à moi.

Je travaillais à l'intérieur du couvent. Je trayais les vaches. Je me souviens d'une vache rousse qui me fouettait toujours le visage avec sa queue, mais je me récompensais en buvant avec plaisir le lait blanc et mousseux de ses pis.

Je donnais à manger aux cochons, je ramassais les œufs, je m'occupais des chèvres et, bien que toute petite, je nettoyais tout le couvent, faisant briller le beau parquet.

Je voudrais vous raconter deux anecdotes, à la fois drôles et tristes, de cette période.

Dans la première, il s'agit d'une statue.

Au bout d'un certain temps, je suis devenue une chrétienne très pieuse.

Je priais avec ardeur, j'avais beaucoup de questions à poser au prêtre qui venait une fois par semaine avec la chorale des garçons.

Les religieuses aimaient ma foi ; j'en donnais la preuve en demandant de prendre dans ma chambre la statue de saint François, une grande effigie de saint François serrant dans ses bras l'enfant Jésus. Les religieuses pensaient que c'était un signe du ciel qu'une enfant de cinq ans veuille cette statue dans sa chambre.

Pour moi, ça devait représenter une poupée ou, peut-être, les bras de mon père dont je me languissais, ou ceux de ma mère qui me berçait de la même manière que saint François serrait Jésus dans ses bras. De toute manière, cela avait convaincu les nonnes que j'étais sur le chemin de la foi.

L'autre histoire est une histoire de gâteaux.

Je n'avais pas faim, mais je ne mangeais jamais avec les religieuses.

Je prenais toujours mes repas dehors avec les chiens ; seules les nonnes et les moines pouvaient manger ensemble parce qu'ils participaient au sacrement. Et je me demandais toujours ce qu'il y avait dans les casseroles et ce qu'ils pouvaient bien manger quand je n'étais pas là.

J'étais une enfant sauvage, je n'étais jamais allée à l'école et je vagabondais dans les rues.

Une fois, je suis entrée par hasard dans un magasin où il y avait des pâtisseries, des éclairs.

C'était quelque chose de très rare pendant la guerre et j'en avais envie.

Je me suis faufilée dans la chambre de la nonne où j'avais l'habitude de dormir et j'ai volé quelques pièces dans la boîte en bois pour m'acheter un éclair.

J'ai réussi deux fois de suite la même manœuvre, mais à la troisième, alors que je revenais, me léchant soigneusement les doigts et les lèvres jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de ce que j'avais fait, j'ai vu la Mère supérieure qui descendait l'allée, les mains derrière le dos.

J'ai compris que j'allais être punie. Je ne pouvais pas nier, donc j'ai avoué ; j'ai été fouettée avec un vieux fouet à bestiaux. Ça m'a fait mal, mais ce qui m'a fait le plus peur, c'était de passer une nuit entière dans la porcherie. Ce n'était pas les cochons qui m'effrayaient ; les cochons, c'était mes amis, mais les énormes rats qui grouillaient toute la nuit dans la porcherie.

Quand la guerre a fini, j'avais huit ans.

Tous les jours, j'attendais que mes parents viennent me chercher après trois ans de séparation.

Mais ils ne sont jamais venus. Ils n'étaient plus en vie.

## Mireille Marachin

*Je m'appelle Mireille Marachin. Je suis née Mireille Gluckman.*



Je suis née le 18 septembre 1935. Mes parents étaient des Juifs polonais. Mon père est arrivé en France en 1926 et ma mère est arrivée de Cracovie – elle était née tout près de Cracovie, orpheline – en 1931 à Paris, et je suis la fille aînée. Mon frère est né en janvier 40 et la guerre a été déclarée en septembre 39. Maman était enceinte.

En mai 40, on a décidé de partir, c'était l'exode ; il fallait partir car les Allemands arrivaient vers Paris. Donc on a entassé sur la Citroën de Papa, sa première voiture dont il était très fier, tout ce qu'on a pu entasser, plus les affaires de mon petit frère, ce qui a fait qu'on n'a pas pu emmener ma voiture à pédales rouge que j'avais reçue pour mes quatre ans.

Et nous partons, et l'exode était quelque chose d'épouvantable, à savoir qu'il y avait des milliers et des milliers de voitures sur les routes et que personne ne savait où l'on atterrirait.

Nous, nous avons atterri à Ussel, qui est une petite ville de la Creuse et nous y sommes restés jusqu'en septembre 1940.

Et là, on a reçu une lettre d'un ami de mon père qui était son associé et qui nous disait que Pau, petite ville du Béarn, était une ville très tranquille, qu'il n'y avait pas les Allemands, que la ville n'était pas occupée et qu'on pourrait y vivre paisiblement. Donc, nous sommes descendus à Pau en septembre 40.

On a habité dans plusieurs maisons et puis, finalement, en 1943, je me suis retrouvée avec mes parents dans une maison près de Pau. Ma mère était enceinte – les Allemands avaient dit qu'ils ne prenaient pas les femmes juives enceintes –, et finalement les Allemands ont dit qu'ils prenaient les femmes enceintes.

Donc, on s'était réfugié dans cette maison que des Protestants nous avaient prêtée, c'était leur maison secondaire, et cette maison était très jolie, avec un jardin autour.

Maman a accouché en décembre ; c'est une sage-femme qui est venue pour l'accoucher parce qu'on n'avait pas le droit de sortir ; il fallait que les volets restent fermés, toujours ; il ne fallait pas que l'on sache qu'on était dans cette maison, et donc cette brave sage-femme a bravé le couvre-feu et est venue accoucher Maman ; et les Protestants, les gens qui nous avaient prêté la maison venaient chaque jour pour nous apporter à manger.

Et donc ma petite sœur, Liliane, est née en décembre 1943 dans ces conditions-là. Moi, je dormais dans une pièce en bas. C'était une bibliothèque, je dormais sur un canapé et moi, mon rôle c'était

de bercer ma petite sœur pour ne pas qu'elle pleure, pour ne pas que de l'extérieur on sache qu'il y avait des gens dans cette maison ; et ma petite sœur pleurerait beaucoup, elle pleurerait tout le temps. Donc je la berçais, je la berçais, mais en même temps je lisais, et je n'avais jamais lu de livres. J'avais donc huit ans, et les livres que j'ai trouvés dans cette bibliothèque, ça a été un vrai bonheur et ça a complètement transformé ma vie.

J'ai découvert Balzac. J'avais huit ans ; j'ai lu La Femme de trente ans, j'ai rien compris mais j'ai trouvé ça magnifique ; j'ai lu César Biroteau, c'était magnifique aussi, j'ai lu La Duchesse de Langeais, et je berçais et je lisais, et je berçais et je lisais.

J'ai lu Alexandre Dumas, Les Trois Mousquetaires, j'ai lu Victor Hugo, Les Misérables... et ensuite, ça a été août 44, et la Libération.

Nous, on a eu beaucoup de chance, nous, notre groupe familial, on a eu beaucoup de chance, personne n'a été pris ; bon, moi, à part le fait que j'ai porté 36 noms et que ça m'a beaucoup perturbée et que je cauchemardais à chaque fois en me disant : si un Allemand rentre dans la classe et si on fait l'appel et si on dit : « Melle Desnoyelle », je ne me rappelle pas que c'est moi, il va se dire : « Comment, elle ne sait pas que c'est elle, donc c'est une petite Juive ».

Bon, j'ai eu des cauchemars comme ça, et puis j'ai eu peur pendant toute la guerre, c'est vrai que j'ai eu peur tout le temps, tout le temps... mais c'est vrai aussi qu'on a rencontré des gens extrêmement gentils qui ont pris des risques pour nous.

La guerre se termine en août 44. En 1945, moi je rentre en 6e, et puis mon père est remonté sur Paris sans nous, pour voir ce qui se passait.

Bien sûr, son affaire avait été pillée, tous les tissus n'étaient plus là, notre appartement avait été pris par d'autres gens qui ne voulaient pas nous le rendre, et donc finalement, le temps qu'il se réinstalle, qu'il trouve un appartement, qu'il trouve un nouveau local... et tout, on est revenu à Paris en janvier 48.

Et là, mon père avait décidé qu'on habiterait le Quartier latin, parce que ses enfants devaient faire des études.

Donc, il a cherché un appartement rue des Ecoles, et le premier dimanche où on est rentré à Paris, il m'a emmenée sur les quais où il y avait des bouquinistes et il m'a dit : « Tu choisis tous les livres que tu veux ».

Il se trouve que mes filles et mes petits-enfants, en apparence, ne sont pas extrêmement intéressés par ce que j'ai vécu pendant la guerre.

Alors, est-ce que c'est moi qui n'ai pas su en parler ? Je ne sais pas.

En tout cas, je suis décidée à en parler à mes petits-enfants, je veux leur en parler, j'y arriverai.

La famille de Mireille restée en Pologne a été assassinée dans les camps d'extermination nazis.

Après la guerre, Mireille Marachin est devenue libraire.

Elle a souhaité que le couple qui l'a sauvée avec sa famille soit reconnu « Juste parmi les nations ». Cette distinction, attribuée par le mémorial de Yad Vashem en Israël, récompense les personnes non juives qui ont protégé des Juifs pendant la guerre.

En 2007, la France compte 2675 Justes.

Ils ont été honorés le 18 janvier 2007 au Panthéon par le président de la République, Jacques Chirac. Leurs noms sont gravés sur le mur des Justes au Mémorial de la Shoah à Paris. D'autres s'y ajouteront au fur à mesure des demandes faites par les familles souhaitant exprimer leur reconnaissance.

## David Plojsky-Yurek

*Mon nom est David Plojsky.*

*Pendant la Shoah j'étais plus connu sous le nom de Yurek.*



Comme beaucoup d'autres, en raison des circonstances, je suis devenu soutien de famille, un enfant soutien de famille est une chose que je ne souhaite à personne.

Les rations de nourriture que les Allemands donnaient dans le ghetto de Varsovie étaient si maigres, que s'il n'y avait pas eu toutes sortes de combines et de contrebande, les camps d'extermination auraient été superflus. Sur les instructions de mon père, homme pieux, j'ai passé en fraude de la viande casher du ghetto d'Ottotsk au ghetto de Varsovie. Je l'ai fait par toutes sortes de moyens. Une des méthodes consistait à utiliser les tramways qui traversaient le ghetto. Je devais monter dedans, soudoyer le conducteur et le policier et dans le ghetto, sauter en marche. J'en sortais de la même manière.

Un autre système était de traverser dans des maisons à passages. Par exemple, il y avait deux maisons semblables, une dans le petit ghetto dans la rue Zwota-Shenna et l'autre dans le grand ghetto, dans la rue Kojla-Fretta. Les maisons étaient adjacentes, leurs façades donnaient sur le côté aryen. On pouvait entrer dans la cour et obtenir la permission de passer à travers, en « achetant » le locataire ou le concierge.

Un jour, ces rues ont été bloquées ; parce que les Allemands ne parvenaient pas à stopper ce trafic. Tout le monde en faisait. Depuis les gosses qui passaient de la nourriture en contrebande dans leurs chemises et pantalons, jusqu'aux gens comme moi, sans compter les trafiquants professionnels ou ceux qui revenaient des camps de travail forcé. Ils ont arrêté les tramways, coupé les passages des maisons et diminué la superficie du ghetto.

Alors, j'ai dû agir autrement. Il fallait suivre le mur, guetter le gendarme, jeter les sacs pardessus le mur et essayer ensuite d'escalader. Quand je réussissais, je sautais, je prenais les sacs et je vendais les marchandises avec ma sœur Esther-Miriam. Si je me faisais coincer par qui que ce soit de l'autre côté, je devais rester dehors, perdre la marchandise et revenir vers ma mère les mains vides. Mais ce n'était rien, comparé aux enfants qui ne pouvaient le faire, et à leurs familles qui ne pouvaient pas les nourrir. Rien n'est plus terrible que de mourir de faim.

Lorsque le fils soutien de famille rentrait à la maison, il y avait une sorte de rituel.

Chacun me posait des tas de questions. On voulait savoir qui j'avais vu, ce que j'avais entendu et comment allaient la sœur et les différents oncles et tantes, car il n'y avait pas de poste, ni de papier,

ni de radio. Une adresse éloignée de quelques rues à peine semblait être à l'autre bout du monde, loin comme l'Amérique. Je commençais à enlever tout ce que j'avais sur moi et je disais à ma mère : « C'est pour ça, ça a coûté tant ». Mais elle le savait mieux que moi.

Pour le fils soutien de famille, et je ne souhaite à aucune famille d'être entretenue par un enfant, ils gardaient une petite casserole de soupe. Pendant une année entière, j'ai fait mon rapport à ma mère. Elle m'a donné ses instructions pour le jour suivant, et j'ai mangé ma casserole de soupe. Vous n'aviez pas besoin de la laver ensuite, car je la léchais jusqu'à ce qu'elle soit propre. J'avais un frère, Kubusj-Kuba, son nom était Isaac-Jacob, un génie, il a levé la tête et il a dit : « Dadek... » à la maison ils m'appelaient David, « Tu as tout mangé ?

Toi tout seul ? » J'ai dit oui. Alors il s'est tourné, il a fourré sa couverture dans sa bouche et il s'est mis à pleurer sans bruit. J'entends encore ses pleurs aujourd'hui.

Je demande à ma mère : « Pourquoi Kuba pleure-t-il ? »

Elle a commencé à pleurer, elle aussi.

J'ai dit : « Maman, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi Kuba pleure-t-il ? »

Et elle a dit : « C'est tout ce qui nous restait. »

Il se trouvait qu'après avoir payé l'ouvrier du chemin de fer, celui du tramway, le policier polonais et le policier juif et ces vautours qui essayaient souvent de s'emparer d'un de mes paquets, il ne restait rien.

A partir de ce jour-là, je me suis mis à ramasser les restes de pain sec des stands du marché après que les boulangers étaient partis. Je les cassais en petits morceaux parce que sinon je ne pouvais pas les mâcher, les avaler. Ensuite j'allais à la maison, je prenais quatre cuillerées de ma soupe et je mentais à ma mère en lui disant que quelqu'un m'avait invité à manger.

Ma mère savait que je mentais. Personne ne vous invitait.

Après ils se partageaient la soupe en portions égales, chacun prenant quelques cuillerées de ma très chère soupe.



## Rachel Jédinak

*Je suis Rachel Jédinak, née Psankiewicz.*



Je suis née à Paris en 1934 dans le 12e arrondissement, mes parents étaient nés en Pologne. Ils avaient émigré tous les deux en France, se sont connus en France et mariés à Paris dans les années vingt.

De cette union est née ma sœur, en 1929, et moi-même en 1934. Donc mes parents avaient une vie difficile, on vivait dans le 20e arrondissement de Paris, une vie d'immigrés.

Mon père était menuisier, ma mère ne travaillait pas ; nous vivions dans un petit logement, dans un petit deux-pièces, mais nous étions heureux, tous les quatre ensemble. C'était une vraie vie de famille.

Donc, est arrivé 1939, j'avais 5 ans. Je savais déjà lire parce que je me souviens des affiches collées pour la mobilisation générale. Je ne savais pas très bien ce que cela voulait dire, mais j'ai vu les visages graves des gens autour de moi, et puis mon père s'est engagé dans l'armée pour défendre ses valeurs, pour défendre sa famille. Et il est parti à la guerre. Je me souviens, nous l'avons accompagné à la gare, ma mère pleurait, ma sœur pleurait, alors j'ai dû en faire autant, et donc la vie s'est organisée difficilement à ce moment-là, parce que ma mère, qui n'avait pas travaillé jusque-là, a dû trouver des petits travaux pour nous faire vivre.

Mon père a ensuite été démobilisé, je crois en septembre 40 ; donc il est revenu à la maison, et pour moi qui étais si petite, j'avais mon père, ma mère, ma sœur, tout me semblait rentrer dans l'ordre.

Est arrivé ce fameux 14 mai 1941 ; mon père a reçu un billet vert, une convocation pour se rendre à la gendarmerie ou à la police, je ne sais pas, pour soi-disant « vérification d'identité » ; je me souviens, j'étais couchée dans mon petit lit, il m'a embrassée, il nous a embrassés, il nous a dit « à ce soir » ; nous ne l'avons pas revu. (Il est parti dans un camp du Loiret, à Beaune-la-Rolande, mais il y est resté pendant treize mois).

Et est arrivé le 16 juillet 1942, la Rafle du Vel d'Hiv.

La veille, ma mère avait entendu des rumeurs et elle nous avait cachées, ma sœur et moi-même, chez nos grands-parents qui habitaient à environ 100 mètres de chez nous, tout près, parce qu'elle avait dû apprendre qu'on ne prendrait pas les vieillards ce jour-là.

Et le matin, à l'aube du 16 juillet 1942, chez mes grands-parents, de grands coups frappés à la porte, un policier en civil et un en uniforme nous ont dit : « Allez les enfants, prenez vos affaires et

venez rejoindre votre mère. » Et, en chemin, ils nous ont dit : « C'est la concierge qui nous a dit où vous étiez. »

Nous avons rejoint notre maman qui était très contrariée de nous voir revenir, imaginez, et on l'a un peu rudoyée en disant de préparer très rapidement notre petit baluchon et de partir.

Nous sommes donc descendues et je dois dire, je vous ai dit précédemment que c'était un quartier d'immigrés, de beaucoup de portes cochères j'ai vu sortir des mamans avec des enfants emmenés, encadrés comme nous, par un policier en civil et un en uniforme.

Et, on nous a tous emmenés au centre de rassemblement de la rue Boyer, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement. Ma maman était dans tous ses états, très énervée, elle allait d'une voisine à l'autre, près d'une autre connaissance, en disant : « Non, non, on ne nous emmène pas pour travailler, on ne peut pas avec les petits enfants, on ne peut pas » ; et moi, j'avais huit ans, mais il y avait des enfants depuis l'âge de deux ans dans ce centre ; donc elle était extrêmement énervée. Il y a une voisine qui est venue vers elle et qui lui a dit « Léah, une grande fille de quatorze ans, je crois, Léah a réussi à s'enfuir par la porte de secours, les policiers ont tourné la tête pour faire semblant de ne pas la voir ».

Ma mère nous a dit « vous en faites autant ». Moi j'avais huit ans, je m'accrochais à ma mère, j'ai crié, j'ai pleuré, je m'accrochais à sa jupe, je ne voulais pas la lâcher.

Alors elle a fait, elle a fait ce qu'elle a jugé bon de faire, et que je n'ai pas compris, elle nous a giflées toutes les deux – c'est très difficile – c'était pour nous donner le courage de partir, pour couper le fil momentanément entre nous. Sur le moment donc, je n'ai pas compris que c'était un acte d'amour et qu'il lui fallait beaucoup de courage ; et ma sœur, du haut de ses treize ans – elle avait treize ans donc – très vexée d'avoir été giflée devant tout le monde, m'a prise par la main, nous sommes parties vers l'issue de secours ; effectivement, arrivées à la porte, les deux policiers en faction ont tourné la tête, pour faire semblant de ne pas nous voir, et au moment où nous sommes parties, nous avons entendu les autobus qui arrivaient pour nous emmener au Vel d'Hiv. Donc ce n'était qu'une question de minutes, je pense.

Nous sommes retournées chez nos grands-parents.

Je suis retournée à l'école à la rentrée, à l'époque c'était le 1<sup>er</sup> octobre, et la directrice nous a réunies. Nous n'étions plus que quatre ou cinq petites filles juives dans l'école (parce que l'école des filles était à côté de celle des garçons, nous n'étions pas ensemble à l'époque) ; elle nous a réunies et nous a dit : « Si on vient vous chercher, si la femme de service vient vous chercher, vous la suivez sans un mot, vous prenez vos affaires » ; et à deux ou trois reprises, la femme de service est venue nous chercher et on nous a fait descendre dans les caves de l'établissement très rapidement.

Je rends hommage au courage de cette directrice d'école qui a été, je crois, une grande résistante. J'ai vécu en différents endroits... Un mois avant la Libération, je suis repartie à Paris, juchée sur un camion rempli de pommes.

Je me suis mariée, j'ai eu une fille qui a été traumatisée par ce qu'elle entendait.

Alors nous avons décidé de ne pas trop lui en parler.

Et il se trouve que lorsqu'il y a eu la profanation du cimetière de Carpentras, mon petit-fils aîné avait huit ans, et il s'est mis à me poser énormément de questions.

Il m'a posé tant de questions que, pour lui, j'ai dû faire l'effort de tout remonter à la surface.

## Haviva Barach

*Aujourd'hui, je m'appelle Haviva,  
c'est le nom qu'on m'a donné quand je suis arrivée en Israël.*



Ma famille et moi sommes originaires de Pologne. Là-bas, nous vivions dans une région rurale, près de Lublin.

Mon père est né dans un grand village. Il était marchand de blé et traitait ses affaires avec une foule de gens, aussi bien Polonais que Juifs. Il connaissait beaucoup de non Juifs.

Cela nous a aidés plus tard, lorsque nous avons eu besoin d'eux.

La guerre a commencé en 1939. Nous sommes restés où nous vivions, en espérant que rien n'arriverait. Puis nous n'avons pas eu le choix.

Face aux persécutions, nous avons dû quitter notre maison, prendre ce que nous pouvions emporter avec nous et commencer à errer de village en village, de grange en grange, nous cacher, quémander quelques faveurs et chercher des contacts auprès des gens que mes parents connaissaient.

Après un certain temps, nous avons dû nous cacher pendant la journée. Nous sortions seulement la nuit pour chercher notre nourriture et mendier.

Pendant plusieurs jours, en fait, des jours et des jours, notre seule nourriture, c'était la neige.

Nous avons vécu ainsi, en famille, depuis le début de la guerre jusqu'à ce que nous ayons été forcés de nous séparer.

Mes parents se sont rendu compte qu'il ne nous était plus possible de rester ensemble.

Ils décidèrent de trouver pour moi un endroit où je pourrais survivre.

Mon père a pris alors contact avec un fermier qui vivait dans un village pas loin de notre bunker. Lui et sa femme n'avaient qu'un seul enfant, un enfant handicapé. Ils avaient besoin de quelqu'un pour travailler et tenir compagnie à leur fils. Donc, ils ont accepté de me prendre et je suis partie chez eux, en espérant bien, un jour, revoir les miens.

Mais ça, ça ne devait pas avoir lieu.

Un jour, je décidai d'aller revoir mes parents. Je pris le prétexte d'emmener les vaches au champ. En m'approchant du bunker, qui avait été notre dernier foyer, là où nous avons vécu tous ensemble... Tout un groupe d'enfants qui, comme moi, gardait leurs troupeaux m'a reconnue et se sont mis à crier de loin : « Va-t'en d'ici ! Enfuis-toi vite ! Ils ont pris tes parents ! Va-t'en ! ».

Je rentrai à la maison. Un peu plus tard le fermier vint me voir. Il m'emmena dans l'écurie pour que les voisins ne puissent pas nous entendre et il me dit : « Ecoute, dorénavant les choses se passeront comme ça. Tu dois promettre de rester tranquille, de ne pas pleurer, de ne pas errer, seulement de m'obéir.

Et rappelle-toi, j'ai une fourche... ».

Je n'avais pas le choix. Si je voulais rester en vie, même si l'avenir était incertain, je devais rester tranquille, ne pas pleurer. J'attendais la nuit, quand j'étais seule, pour pouvoir enfin pleurer.

A la fin de 1944 ou au début de 1945, les Russes sont arrivés dans notre région. Parmi eux, il y avait un officier qui était juif. Il avait pris sur lui de demander dans chaque village s'il y avait des enfants juifs à sauver. L'officier a essayé de se lier d'amitié avec moi, de me parler en polonais et en yiddish. Il m'a donné des bonbons, il a essayé de m'apprivoiser.

Il avait certainement de bonnes intentions, mais moi je soupçonnais tout le monde.

Alors il m'a promis qu'il allait m'aider à rechercher ma famille...

Après de nombreuses épreuves, nous sommes arrivés à Lublin. La vie continuait...

De Lublin, je suis allée à Lodz où j'ai vécu dans un orphelinat. Puis, par l'intermédiaire des organisateurs des mouvements de jeunesse, j'ai intégré un groupe du DROR.

En avril 1946, je suis arrivée en Israël, au kibboutz Yagour, avec le groupe des enfants.

Là, j'ai commencé de nouveau à vivre.